

Des jours et des nuits pour grandir

Guylaine Massoutre

Numéro 123 (2), 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massoutre, G. (2007). Des jours et des nuits pour grandir. *Jeu*, (123), 162–165.

d'âne. La palme, cependant, revenait au célèbre Joseph Rouleau, surgi de la salle pour imposer le méchant boucher Maurice, avec son couteau : une grande voix, doublée d'une audace dans le jeu comique, qui méritait le détour.

Somme toute, ces Coups de théâtre 2006 amenaient un large éventail d'événements scéniques pouvant plaire à différents publics. Le pari de la création, cependant, n'est-il pas desservi dans un tel contexte, où l'on accueille la crème de la crème internationale ? j

Des jours et des nuits pour grandir

Programmer de la danse dans un festival créé pour le théâtre est désormais acquis : cet art a su plaire au public, en faisant appel à une énergie que les jeunes reconnaissent et qu'ils aiment, surtout lorsqu'ils y trouvent des repères, qu'ils peuvent inventer leur histoire, ou que des images, surtout lorsqu'elles ont été préparées avant d'entrer en salle, leur parlent de désirs et de jeux familiers du corps.

Naturel et simplicité

Acorps, de la compagnie française En attendant, est une proposition toute de délicatesse et de silence, destinée aux 5 ans et plus, issue d'une aventure théâtrale précédente. Quand Jean-Philippe Naas monte le conte de Yourcenar *Comment Wang-Fô fut sauvé des eaux*, il touche, à travers la poésie du texte, à celle du corps. Séduit par la richesse des ombres, il n'oublie pas alors qu'un matériau très riche sur le plan psychologique et symbolique demeure prêt à bien servir le jeune public. Avec sa complice Aude De Rouffignac, il abandonne ainsi la narration pour proposer un solo avec des projecteurs, projetant des fantasmagories sur un drap. La jeune personne qui virevolte rencontre ainsi son double, soit découpé soit incarné, toujours changeant et multiforme. Un jeu sur la perspective et les dimensions, du nain au géant, survient au gré des mouvements d'une simple toile et de son éclairage.

Apprivoiser le noir, le double, l'inconnu devient le propos d'une série de mouvements, au toucher délicat, qui convient à un public quelque peu averti, idéal pour une toute petite jauge. La magie est à ce prix, dès lors que, par chez nous, les enfants veulent être ébahis (non sans violence, parfois) ou bien prêts à soutenir activement ces cabrioles libres qu'ils voient exécuter. Or, Jean-Philippe Naas monte des spectacles intelligents, qui exigent une écoute fine ; après Moravia et Yourcenar, il sait aussi parler

de la mort aux enfants. S'adressant à l'intelligence attentive, ce spectacle nous rappelle que l'art n'est pas seulement un divertissement, mais aussi une expérience de l'esprit, et que celle-ci gagne à être préparée en amont du spectacle. Pour preuve, la rencontre prévue avec les artistes et les enfants n'a pas eu lieu, privant ainsi ces invités de prolonger dans le langage les impressions qu'ils ont dû soulever.

Parler du baiser

La chorégraphe Héléne Blackburn n'a pas froid aux yeux. Aux jeunes de 10 ans et plus, elle a proposé *Journal intime/Diary*, un spectacle de danse dénué de décor, d'une poésie merveilleuse, avec ses lampions au sol, et d'une qualité époustouflante. Sans céder à l'infantilisation, elle livre un marivaudage agile et mouvementé, sur un

rythme enlevé de danse où les images, la musique et les sons illustrent l'amour, l'importance des rencontres, du toucher, des baisers, bref les jeux à deux couples vivants, pour lesquels Blackburn a souvent créé des duos aux portés et tours vifs, aussi expressifs que séduisants. Un pianiste – Laurier Rajotte – improvise sur Bach au piano, et les douze interprètes expriment une vision claire de ces corps en désir de sensorialité.

Succès assuré pour ce *Journal intime*, où la projection vidéo fait alterner les temps de repos et d'excitation, tant chez les interprètes que dans le public, grâce à ce médium populaire auprès des enfants. Pourtant, là aussi, peu de concessions seront faites à la facilité. Les images sont grossies, sous la loupe des effets de plans rapprochés, et une brume entoure le vertige d'aimer. Lorsque la danse reprend, on entend les danseurs souffler, les pieds frapper, le mouvement claquer. La chorégraphe a travaillé avec son public, ayant interrogé les jeunes sur leurs expériences et leurs questions face à l'amour. Les interprètes s'expriment en réponse à ces réflexions. Cette relation saine et motivée, peu sexuée, bien dansée et très justement cernée, est une clé du succès. La danse fait le reste.

Rêves colorés

Avec *Chut!*, Héléne Langevin et sa compagnie Bouge de là montent sur scène pour l'occuper au centre, où le regard se fixe sur

Journal intime d'Héléne Blackburn, présenté aux Coups de théâtre 2006.
Photo : Rolline Laporte.



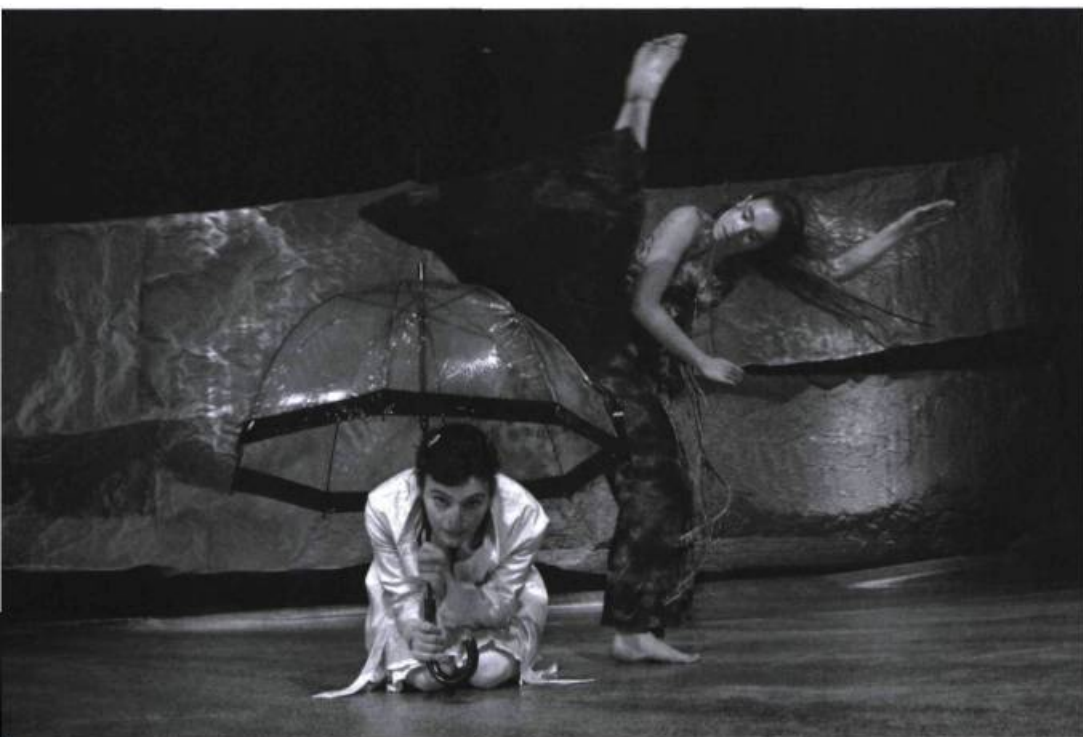
un personnage coloré, déjà paré du rêve de sa chambre. Quoiqu'elle soit bien vaste, cette salle où *Chut!* était présenté, on sentait les enfants pencher curieusement. Quatre cents enfants, à partir de 5 ans, tendaient le cou pour suivre une proposition des plus joyeuses. Comme dans *Acorps*, les ombres de la nuit sont au rendez-vous; ce n'est pas encore un cliché à cet âge, mais le travail artistique était tout autre, plus traditionnel et théâtralement illustratif, non motivé par le lien avec le personnage. Marcelle Hudon, la créatrice des ombres, a allié son imagination avec celle de Langevin, toujours débordante et enthousiaste, dans le but de créer un surréalisme d'ensemble, et non un événement intrinsèque au corps ou au mouvement.

Visuellement, quelle belle prestation, cette Julie qui s'acoquine avec un escargot géant, une autruche et les autres animaux de sa chambre! Ils voyagent en dansant dans l'inconnu, car cet art est grâce et déréalisation. L'histoire, cependant, à force d'onirisme, finit par manquer de consistance. Les tableaux ne réussissent pas tous à motiver leur enchaînement. La danse contemporaine, dans le monde des grands, réagit plus volontiers à cette exigence de sens et de structuration. L'image du prestidigitateur est moins susceptible de plaire qu'au temps où la technique des accessoires soutenait le besoin de changer le monde, pour le faire apparaître comme un lieu d'étrangeté.

De la pluie, du tonnerre et des cirés

Jusque-là, la danse aux Coups de théâtre se portait très bien. Ce fut encore le cas avec *les Flaques*, une mise en scène de Jasmine Dubé, qui a su allier le Théâtre Bouches

Les Flaques de Marc-Antoine Cyr, chorégraphiées par Pierre-Paul Savoie et mises en scène par Jasmine Dubé (Théâtre Bouches Décousues/PPS Danse), présentées aux Coups de théâtre 2006. Sur la photo: Ève Lalonde et Alexia Bürger. Photo: Rolline Laporte.



Décousues et la collaboration du danseur Pierre-Paul Savoie avec un texte de Marc-Antoine Cyr. Comment rencontrer quelqu'un ? Comment l'aborder, quoi lui dire, que faire ensuite ? Avec son air minimaliste, une histoire toute simple entre deux adolescents, auxquels se joignent trois de leurs amis, se met en place, destinée au regard des 8 ans et plus. Le temps qu'il fait, surtout s'il pleut, fournit ample matière à la scène. Les intempéries donnent un prétexte à se tenir ensemble, à parler, à jouer, à se confier.

Louangeons-la, cette entreprise bien préparée dans les classes, jusque dans l'entrée du théâtre. Le public était dans la connivence, prêt à savoir comment à son tour on met ses peines, soucis et désespoirs dans une bouteille à la mer. Car, à rencontrer on ne sait qui, on risque de devoir dévoiler ses secrets, de les apprivoiser aussi, et, un jour de pluie, il devient tout indiqué d'y ajouter quelques larmes. Maryse Poulin à la musique, Angelo Barsetti aux costumes, Ève Lalonde en égérie de la danse font un beau programme. Le vent, toutefois, n'a pas tout à fait emporté le tempo dans sa fluidité ; mais les jeunes se sont laissé aspirer par la scène, en dépit du nombre impressionnant de têtes qu'il leur fallait franchir pour demeurer, comme ils l'ont bien fait, concentrés et séduits.

Vlan, dans les dents

Un peu comme toi de Martin Bélanger, pour les 12 ans et plus, était présenté devant un public d'élèves du secondaire, certainement parmi les plus âgés de ce festival, qui n'avaient envie que de manquer l'école. Ingrats et hostiles, ils ont marqué leur mauvaise volonté en fabriquant un mauvais spectacle de leur côté. Le travail de Montréal Danse ne manquait pourtant pas d'idées, ni de matière à dépense corporelle, ni de danse selon plusieurs styles populaires, ni de saynètes d'une grande vivacité. Il y avait un ton Boris Vian, qui, plus imaginatif sur le plan de l'histoire, aurait sans doute passé. Il rata en effet ce public indélicat et indiscipliné, dont certains sortirent bruyamment faire un tour en attendant la fin.

Sur scène, pourtant, on avait étudié les mœurs, les danses, les habitudes des 15 ans. On questionnait le désir d'indépendance, l'importance de l'amitié, la proximité de la vie de couple, la fratrie, la marginalité tentante à l'adolescence. C'est sans doute l'humour et le mimétisme qui parut à ces jeunes insupportables, l'histoire proposant des pans de vérité dans la vie des interprètes, livrant leur âge, leur tempérament, leurs souvenirs d'une adolescence encore vivace, certaines données exactes dans un contexte bizarrement déplacé. On ne peut donc être jeune et très jeune à la fois, sans briser la loi de clan qui prévaut à la fin de l'adolescence. Des ateliers auraient-ils pu abattre des tabous, faire prendre conscience à ces jeunes que danser est un art et que ce que Bélanger apportait était une composition gestuelle ? La preuve m'a semblé faite qu'on ne saurait divertir ce public avec ses propres règles, en les lui servant à un autre mode. ¶